



HAL
open science

Culture d'un espace public "sensible". Engagement et résistances

Marie Kenza Bouhaddou

► **To cite this version:**

Marie Kenza Bouhaddou. Culture d'un espace public "sensible". Engagement et résistances. JE
Espaces publics, cultures, engagements, MSH Paris Nord, Dec 2018, Paris, France. halshs-04030516

HAL Id: halshs-04030516

<https://shs.hal.science/halshs-04030516>

Submitted on 15 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Depuis plus d'une quinzaine d'années, les aménageurs d'espaces publics ont de plus en plus souvent recours à des projets artistiques qui font appel au vivant, au sensible, des projets « verts » ou environnementaux, notamment lorsqu'il s'agit d'aménager des lieux « sensibles » marqués par la transformation urbaine (quartiers d'habitat social, en renouvellement urbain ou quartiers dits « politique de la ville »).

Le sensible, vert ou vivant sont pris comme des outils de pacification politique et sociale, et ce, alors que le rapport à notre environnement est tout sauf un rapport de consensus, c'est au contraire un rapport négocié qui produit du dissensus (Rancière, 2000). Si le vert produit du consensus, le sensible compris dans la construction collective d'un commun produit, lui, un dissensus, nécessaire pour faire du citoyen un acteur. Sensible contient lui deux sens possibles, le premier, celui de délicat et apte à réagir, mais aussi *de facto* celui que l'on trouve dans l'expression « quartiers sensibles », à savoir, d'explosif, marginal et problématique. Le sensible est donc lui aussi traversé de tensions qui peu compatibles avec l'idée d'une pacification sociale et urbaine ou d'une normalisation.

Dans un contexte de fortes mutations urbaines et sociales, l'art dit « partagé » est non seulement vu comme un facteur de transformation de l'espace, mais comme ayant un rôle social et politique fort. On lui attribue alors de nombreuses vertus. Il rendrait possible l'acceptation par les habitants de ces quartiers des transformations urbaines et permettrait qu'ils se saisissent eux-mêmes de ces questions en devenant acteurs du changement. Il permettrait de faire participer les habitants, non seulement à la transformation de leur quartier, mais à la vie citoyenne. Il serait une aide à la création et au maintien du lien social et même une clé pour le vivre ensemble. Enfin, il faciliterait la normalisation de certains usages de l'espace public (Guinard, 2013), à travers des pratiques dites citoyennes.

Cet art, contextuel, en relations, participatif (Ardenne, 2002 ; Bourriaud, 2001 ; Lextrait et Kahn, 2005 ; Zask, 2011) ouvre à des pratiques sociales partagées, permet non seulement de faire un récit de la ville qui se transforme, en rendant visible la lente transformation de la ville, mais donne à voir la complexité des pratiques, des usages, et enfin, il fait basculer les rapports de forces des acteurs et des pouvoirs en présence dans le projet urbain, et en engageant les acteurs, il donnerait du pouvoir d'agir à des acteurs qui en étaient jusque-là dépourvus.

Avant de présenter plus avant les points que je souhaiterai aborder durant cette présentation, je voudrais dire quelques mots sur une posture que j'ai expérimentée à travers une observation participante et une recherche-crédation. Dans ma thèse, je la qualifie d'« entre-deux ». Mon objet de recherche étant les relations entre logement social et des pratiques artistiques qui font participer les habitants, il me semblait pertinent de participer moi-même pour comprendre ce que le chercheur faisait au terrain dans ses dimensions artistique, sociales et urbaines ? Et, ce que le terrain faisait au chercheur. En d'autres termes, en quoi ma posture de recherche était créolisée par les pratiques des autres acteurs et en quoi leurs pratiques bousculaient la mienne.

Aussi je me suis fortement intéressée aux situations dans lesquelles « les coutures craquent », qu'il s'agisse d'interactions entre acteurs, de ce que ces interactions produisent ou des modalités de projet.

Je m'appuierai sur l'un de mes terrains de thèse, *Prenez Racines !* une expérimentation artistique dans l'espace public réalisée dans le 8^e arrondissement de Lyon.

Entre 2010 et 2015, j'ai participé et observé, en tant que chercheuse, participante mais aussi parfois en tant que créatrice. Depuis l'année dernière, je collabore avec la MJC, qui a initié le projet à un projet culturel participatif d'aménagement d'un espace public dans la continuité de cette première expérience.

Prenez Racines ! est une expérimentation artistique démarrée en 2009 sous l'impulsion conjointe de l'artiste Thierry Boutonnier et de la MJC Laennec Mermoz, dans le quartier Mermoz Nord, dans le 8^e arrondissement de Lyon. Le contexte du projet est une importante opération de renouvellement urbain, durant laquelle, les habitants du quartier seront temporairement ou définitivement relogés et le quartier entièrement reconfiguré. Il s'agit d'une pépinière urbaine sur l'une de friche laissée vacante par le projet d'aménagement urbain, réalisée avec 38 parrains et marraines. Les arbres de la pépinière sont parrainés, plantés, soignés par ces habitants entre 2009 et aujourd'hui, puis transplantés en 2015 dans le quartier rénové.



Parrains et marraines jardinant dans la pépinière de *Prenez Racines !* été 2012 © MJC Laennec Mermoz

Le projet artistique *Prenez Racines !* s'inscrit dans le cadre du renouvellement urbain et plus précisément du CUCS dans la thématique « art et renouvellement urbain ». La démarche « d'accompagnement artistique doit permettre la participation des habitants au programme d'aménagement des espaces extérieurs » et les mobiliser autour du projet urbain en favorisant la composante sociale et environnementale.

Le projet porte en effet sur l'enjeu de l'attachement (la racine de l'arbre et celles des hommes) au quartier à travers l'enracinement. Il vise à conforter, voire à créer des

liens sociaux mis en péril par la rénovation urbaine et à favoriser un sentiment de continuité à travers la plantation, l'entretien des arbres et l'aménagement de la pépinière.

L'artiste propose en effet aux parrains et marraines des arbres, plus qu'un simple acte de jardinage, de s'impliquer dans le soin d'un arbre, les mettant ainsi face à une réflexion plus profonde sur l'écologie, leur relation à l'histoire (la leur, la grande et la petite), la mobilité et l'action.

Le projet est pensé comme une « sculpture sociale » pour accompagner les habitants du quartier durant sa transformation. Il s'agit surtout d'une aventure sociale et humaine grâce à laquelle les habitants sont supposés retrouver du pouvoir d'agir dans une opération de renouvellement urbain.

Partant du constat que chacun des termes qui constituent le titre de cette journée d'étude a une place particulière dans *Prenez Racines !* je consacrerai un premier point à **l'espace public sensible**, un deuxième point traitera de la dimension de duplication de ce type de projet qui pourrait conduire à **une monoculture du sensible**, enfin, un dernier point abordera les relations au quotidien entre **engagement(s), résistance(s) et nouvelles figures de légitimité et de pouvoir**.

1/ Espace public sensibles : cultiver le sensible

Le sensible est ici compris dans sa dimension large de vivant, tant dans un rapport esthétique que dans un rapport à la nature dans le cadre d'un cas qui mêle aussi bien l'art au vert.

Par sensible, j'entends plusieurs choses. Cela peut être un objet de recherche dans lequel l'affect entre en compte et qui rend l'observateur sensible. Je peux utiliser comme Vulbeau (2007) le terme pour décrire des lieux et des points « chauds ». Le sensible est aussi une méthode de recherche et une approche dans laquelle se mêlent les sens et la perception d'un point chaud, une conscience émotionnelle et une réceptivité. Pour Pierre Sansot, il s'agit d'un « résidu signifiant » (1986, 35) qui permet à l'observateur de rendre compte de concepts sensibles pour rendre compte des vulnérabilités sociales, de l'identité et de l'image des lieux en déshérence.

Il s'agit d'une lecture du culturel à travers le prisme du vert qui permet d'aborder des notions à la fois spatiales, temporelles et politiques, comme celles de la transformation urbaine par exemple.

Cultiver le sensible, c'est aussi bien planter que valoriser et faire grandir un certain rapport au sensible. Nous verrons que ce rapport est le plus souvent voulu et pensé comme un outil de reconquête d'une dimension citoyenne, un outil supposé venir au secours de territoires dans lesquels les politiques publiques ont échoué.

Le sensible permet-il de travailler une image de la ville qui se veut plurielle, partagée, solidaire, désirable, habitable, qu'en est-il réellement ?

Comment ce sensible est-il travaillé ? Qu'est ce qui le traverse ? De quelle manière est-il instrumentalisé et par qui, et pour montrer quoi de la ville ?

Dans le cadre de *Prenez Racines !* la question de faire advenir l'espace public dans un lieu « sensible » et dans des modalités qui ont trait au sensible (notamment à travers l'usage de l'art et du vivant) s'est posée suivant plusieurs points.

Il s'agissait d'expérimenter une manière d'aménager différemment l'espace public, tant dans les enjeux mis en avant, dans les modalités de mise en œuvre que dans les interactions entre les acteurs. En effet, le projet a été voulu par et pour les habitants qui ont eux-mêmes contribué à sa mise en œuvre, soit en contribuant à des chantiers de réalisation de mobilier, d'aménagement ou de plantations, soit en participant à la vie quotidienne de la pépinière puis du verger aujourd'hui. Par ailleurs, les modalités de mise en œuvre mettent non seulement en avant une participation, à travers un « faire » chemin-faisant au sens où l'entend François Jullien (un processus réflexif actif) des habitants, de l'artiste et de la médiatrice de la MJC, mais elles questionnent le projet d'aménagement lui-même. Par exemple, la temporalité du vivant (des arbres) s'impose sur toute autre forme de temporalité et l'artiste a réussi à faire primer cette nouvelle temporalité sur celle annuelle des appels à projets qui financent l'expérimentation. Enfin, les acteurs pris dans ce rapport au sensible voient leurs relations se modifier. Ils accordent alors plus de place à l'affect, à l'entraide, aux pratiques solidaires et à la confiance et ce, pour des raisons financières en partie car le projet dispose d'un financement modeste, mais aussi pour des raisons politiques, c'est dans ce basculement des relations de pouvoir vers des relations d'affect, avec des acteurs qui pratiquent le projet chemin-faisant, que réside le terreau de développement du pouvoir d'agir.

Les parrains aidés de l'artiste ont expérimenté le principe d'une *do-cratie* pour reprendre la terminologie de Michel Lallemand (2015). Cette notion s'appuie sur des pratiques testées par les hackers et autres bidouilleurs dans les *fab labs* californiens qui valorisent le bricolage, la ruse et la négociation (De Certeau, 1990). Ces pratiques non professionnelles d'entraide et de solidarité très éloignées des relations traditionnelles de pouvoir sont fondées sur des relations d'affect.

Cela permet de faire émerger le modèle du commun ou de *l'imperium* pour reprendre l'expression de Frédéric Lordon (2015). Ce dernier permet de se détacher de la figure institutionnelle d'autorité et de développer une puissance sociale, qui autorise le rassemblement et le « faire-commun ». Ici le « faire » est relatif au fait que dans ce projet spécifique, des habitants, un artiste, et une structure socioculturelle ont à charge (et à cœur) d'une part, de fabriquer un espace public et d'autre part, de le gérer et de l'animer (dans un temps long).

C'est dans ce faire que réside l'action du pouvoir d'agir.

L'artiste, la médiatrice et les parrains ont construit un « faire commun », à partir de ces relations affectives, ancrées dans le quotidien et dans le bricolage qui ont permis de faire basculer les rapports de force traditionnels. Nous avons désormais affaire à de nouveaux types de rapports dans lesquels les acteurs résistent davantage et sont plus émancipés, à travers l'affect qui est à la fois un perturbateur du bloc institutionnel et un facilitateur (qui permet de faire ce que les acteurs de l'aménagement ne savent pas bien faire ou n'a pas trop envie de faire) (Nicolas Le Strat, 2015).

Une fois le « faire » installé, les conditions du commun sont réunies et le pouvoir d'agir peut alors émerger. Comment faire cependant pour faire tenir l'espace public dans le temps et avec les gens ?

2/ Une mono culture du sensible ?

La société subit un verdissement au fur et à mesure qu'elle se sensibilise aux questions environnementales. Les lieux de nature changent, avec un certain renouvellement des formes, comme celui des jardins, qui passe d'un espace domestique privé à un espace public partagé, l'aménagement des berges des fleuves ou encore le fleurissement sauvage des trottoirs comme une signature militante. Ce qui apparaît c'est que l'usage du vert et du sensible semble aller croissant.

La pluralité des acceptions du terme « culture » montre qu'il s'agit d'un fourre-tout tant lorsqu'il est compris dans sa dimension culturelle et agricole. Ici le terme culture n'est pas du lié aux théories sur la ville créative, il est pris dans sa triple acception. La première est agro culturelle, elle concerne ce qui est cultivé, vert, planté, le jardin. La deuxième est culturelle, dans le sens d'ayant trait à la culture, et à l'art. Enfin, la dernière, dans sa forme au pluriel contient l'idée d'interculturalité.

Cultiver la ville, c'est cultiver une certaine idée de ce qui est urbain, de ce qu'est l'urbain et de ce qui ne l'est pas (dans sa dimension inclusive / exclusive, dans ses relations entre centre et marges). C'est rendre la ville verte, la planter et la penser en termes d'espaces plantés, dans son rapport avec son environnement, le vivant, le sensible.

Mais la culture en ville, c'est aussi un questionnement sur la place de la culture dans la ville, celle de la culture savante mais aussi la culture rurale, cultivée, jardinée.

Comment la ville se sert-elle de la culture urbaine, de la culture de l'urbain et de l'urbain cultivé pour dire quelque chose qui est de l'ordre d'un rapport à l'environnement, d'un rapport politique de normalisation et d'un rapport à l'urbain pacifié ? Comment cette culture urbaine est érigée en outil pour reconquérir une

représentation de la citoyenneté perdue (ou qui n'a jamais existé) et forger une nouvelle citoyenneté, venir au secours de l'idée bafouée de la citoyenneté, venir au secours, boîte à outils magique, prêt à aménager ? Comment cette culture urbaine, devient un territoire à la fois de prospection pour le chercheur, mais aussi des territoires ?

Notre hypothèse est que la culture du sensible est un moyen de normaliser des territoires, de les resocialiser et de les re-politiser d'une manière que le social, le socioculturelle ou le politique compris dans leur forme traditionnelle ne peuvent plus faire.

Si le vert, le sensible contribuent à faire advenir une culture, des cultures du commun, ils sont aussi une façon de faire du semblable à partir de l'altérité, en d'autres termes, de normaliser. Le risque est que l'on produise une monoculture du sensible en quelque sorte. Dans le cas de *Prenez Racines !* et dans une certaine mesure j'ai pu noter une certaine normalisation spatiale et des usages. La normalisation spatiale tient pour beaucoup à l'usage de matériaux issus du recyclage et on assiste désormais à la production d'une esthétique qui reprend les couleurs, graphismes, lettrages issus du chantier par exemple. La normalisation des usages, tient, elle, à l'injonction de l'inclusion qui peut produire des tensions dans le quotidien de cet espace autogéré d'apprentissage du commun (Nicolas Le Strat, 2015) notamment entre les habitants qui l'entretiennent et ceux qui ont contribué à son aménagement.

3/ Engagement(s) au quotidien, résistances et nouvelles figures de légitimité et de pouvoir

Vu la nature fortement sociale et politique du projet, l'engagement est étroitement corrélé à l'action et au développement du pouvoir d'agir des habitants.

Il s'agit ici d'un engagement au quotidien, inscrit dans le faire, chemin-faisant et qui échappe aux modalités politiciennes ou civiles d'engagement. Il se développe dans des espaces et des temps informels et en dehors de dispositifs institués supposés le faire émerger.

Pour l'artiste, la médiatrice socioculturelle de la MJC et pour les parrains des arbres, il s'agit d'un engagement non seulement esthétique mais social et politique. En fait, ils sont non seulement co-créateurs de l'expérimentation artistiques, leur engagement est donc matériel et physique en quelque sorte, mais il est de plus politique et social, dans le sens où il permet le développement d'actions.

C'est aussi un engagement dans le sens où le projet donne lieu des pratiques d'aménagement nouvelles et hors des « juridictions » initiales qui puisqu'elles réinterrogent les modalités, les modes de faire, les rôles et les figures vont venir bousculer la manière de s'engager.

Enfin, la pratique du jardin est un engagement du corps dans l'espace, le jardinage dans l'espace public est alors doublement une manière de se tenir debout politiquement et de résister (à la transformation, à l'injonction participative dans les dispositifs institués etc.).

Prenez Racines! permet de résister à l'injonction de mouvement induite par la transformation urbaine. Cette résistance est visible d'abord dans l'occupation d'un espace qui à l'origine du projet d'aménagement devait être attribué à l'immobilier privé. Elle est aussi visible dans la production et l'usage d'un vocabulaire commun et

politique transmis par l'artiste, qui pour reprendre les explications de Rastier, permet de résister contre l'idéologie managériale (Rastier). Après le commun du faire, il s'agit du commun de la langue qui rend possible la transmission du savoir, des compétences mais surtout des valeurs.

J'ai moi aussi pu tester ce travail sur les mots à la fois avec les parrains pour vérifier s'il existait bien un socle commun de mot construit et partagé par tous, et avec l'artiste dans une série de longs entretiens semi-directifs où nous avons travaillé à définir ensemble des compréhensions communes. A cette série d'entretiens une double conséquence, d'abord, une meilleure compréhension de ce que l'un ou l'autre voulait dire, l'usage d'un socle commun de communication et d'autre part, l'installation d'une proximité confiante entre l'artiste et moi.

Cependant on voit aussi apparaître des résistances qui forment des limites au projet.

En premier lieu, la normalisation de l'espace public qui conduit d'une part à l'ériger en modèle transposable (y compris dans ce qu'il est supposé produire comme interactions) et l'injonction à inclure tout le monde. Dans ce cas qui nous concerne, cette volonté d'inclusion est un idéal mais dans les faits de nombreuses tensions existent entre les parrains des arbres et les jeunes du quartier qui ont contribué à l'aménagement de l'espace public. Les parrains, du fait de leur ancienneté, de leur position spéciale (et rare) et de leur engagement au quotidien se sentent plus légitimes à occuper l'espace et à en définir les règles d'usage. Plusieurs fois, des altercations avec les jeunes gens qui réclament eux aussi leur part de l'espace public, ont eu lieu. L'inclusion tout comme l'appropriation sont des utopies, à l'échelle micro locale, on observe des ajustements permanents qui traduisent des jeux de pouvoir discrets mais bien présents.

Cette normalisation s'est matérialisée dans la reprise du travail de Boutonnier par la Biennale d'Art Contemporain 2017. En effet, dans la continuité de Prenez Racines!, un parrainage de rosiers a été proposé par l'artiste dans le but de produire une eau de

rose locale pour accueillir les nouveaux arrivants et invités comme cela se fait dans certains pays du pourtour méditerranéen. Eau de rose a vu le jour en 2015 et son caractère léger a séduit les organisateurs de la Biennale qui ont alors demandé à l'artiste de dupliquer l'expérience sur plusieurs territoires fort différents de la Métropole.

Références bibliographiques

Auclair E. 2007, « La culture et les quartiers populaires », *Diversité n° 148*, p.53, 3/2007

Auclair E. 2011, « Revenir vers les habitants, revenir sur les territoires. L'articulation entre culture et développement durable dans les projets de développement local », *Développement durable et territoires*, Vol. 2, n° 2 | Mai 2011 : Culture et développement durable : vers quel ordre social?

Blanc N. 2010, « Esthétiques de la nature et place de l'environnement en sciences sociales » in *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, La Découverte

De Certeau, M. 1990. *L'invention du quotidien. Vol. 1. Arts de faire*, Gallimard

Fleury F., Prévot, A-C. 2017. *Le souci de la nature - Apprendre, inventer, gouverner*, CNRS

Lallement M. 2015, *L'âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Seuil

Lordon, F. 2013. *La société des affects*, Seuil

Lordon, F. 2015. *L'imperium, Structures et affects des corps politiques*, La Fabrique

Nicolas Le Strat, P. 2015. *Le travail du commun*, Editions Le Commun

Rancière, J. 2000. *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Éditions La fabrique

Sharp, J., Pollock, V., Paddison, R. 2005, « Just art for a just city: Public art and social inclusion in urban regeneration », *Urban Studies*, 42, pp. 1001-1023.

Tornaghi C. (2014), « Critical geography of urban agriculture », *Progress in Human Geography*, vol. 38, n° 4, p. 551-567

Journée d'études « Espaces publics, cultures, engagements » / Marie-Kenza Bouhaddou / Culture d'un espace public "sensible". Engagement et résistances / MSH Paris Nord / 21 décembre 2018